

Je ne suis pas doué pour exposer oralement mes idées,  
je préfère interroger les autres qu'exprimer une thèse.

Je vais donc lire ...

Des notes pas très bien écrites,  
plutôt pour susciter la discussion.

## LA VOIE DU DÉLIRE

Toutes les parties d'*Après le vide*  
avec son trop long sous-titre :

*L'expérience d'un esprit réorienté par un corps soudain dansant,*

sont soigneusement datées tout comme celles d'un Journal. Elles traduisent en effet l'humeur dans laquelle j'étais alors que je les écrivais. Je m'en explique dans la Présentation de l'ouvrage. Si le corps du texte n'a pas été trop difficile à écrire, en revanche l'introduction comporte deux parties distinctes, dont l'une, la première, a été écrite dans le délire, même si cela ne se voit pas trop. La conclusion est quant à elle plus problématique encore en ce que je fais alterner en un état non délirant et quelque peu dépressif des passages que je savais avoir été écrit dans le délire. Tout le problème était en effet d'être à la hauteur du sous-titre, c'est-à-dire être et vivre dans un corps soudain et surtout enfin dansant. Dans la conclusion, je constate que je le ne suis plus tout à fait. Mais ce n'est plus vrai aujourd'hui à quelques semaines près. Ce dont je m'apprête à témoigner. Autrement dit ce que je vais dire ce soir pourrait valoir comme la conclusion que j'aurais aimé écrire, à une époque où je n'étais pas encore tout à fait capable de le faire. Tout se passe comme si ce texte avait pris de l'avance sur moi.

Je le montre dans *Après le vide* par un ajout posé et daté, à la suite de la conclusion proprement dite. Je l'ai fait juste avant que j'abandonne cet ouvrage à mon éditeur. Cette note annonce un livre à venir, que je suis effectivement en train d'écrire. Et j'ai failli regretter, ce dont je suis aujourd'hui très heureux. Comme titres possibles à ce livre à venir, j'indique *Viens voir les musiciens, Satori à Carnac*, auquel j'ajouterais aujourd'hui *Aria*, qui est à la fois un terme de musique et un prénom féminin qui signifie « joie » en hébreu. Cette joie que j'étais obligé de reconnaître non totalement atteinte dans la conclusion. Je m'y trouve depuis quelques semaines à savoir depuis les vacances de février.

Je propose donc aussi d'entendre ce que je vais dire ce soir comme un commentaire de cet haïku de Soseki cité dans ces dernières lignes comme un exergue possible de mon prochain ouvrage :

J'ai jeté cette petite chose

Que l'on appelle « Moi »

Et je suis devenu le monde immense

Ces jours derniers, j'ai trouvé ce second exergue, petit poème de Guillevic, poète né à Carnac, mais qui n'est pas du tout un poète régional.

Peu de chose

Est ce que tu vois.

Peu de chose

Tout ce que tu devines

Pourtant

Le sentiment

D'être le régisseur

De ta durable joie

Je place la barre haut. Et j'espère vous prouver que je ne délire pas. Sinon ce n'est pas grave.  
Ils sont habitués dans cette librairie.

## I. Présentation de mes ouvrages :

Pour ce commentaire de l'haïku de Soseki,

*J'ai jeté cette petite chose  
Que l'on appelle « Moi »  
Et je suis devenu le monde immense.*

Je vais avoir besoin, dans une première partie, d'une rapide présentation de mes anciens ouvrages.

1) « *Le Jour où je me suis pris pour Stendhal* », paru en 2012 aux éditions Eyrolles.

La première partie et partie principale de ce livre a été écrite en 1993, quelques mois après une deuxième bouffée délirante. Je la raconte depuis ses prémisses jusqu'à l'hospitalisation qui s'en est suivie. Sa particularité est de se passer en partie dans une classe de seconde où j'étais alors professeur de français.

C'est ce texte qui a le mieux marché, car il comporte en effet tous les ingrédients d'un roman populaire : de l'amour (même imaginaire, sans lequel un délire pour moi ne saurait être complet), ici pour une élève de seconde nommée Angélique devenue bien entendu Marquise des anges, un *road movie* nocturne en Beauvaisie, des policiers qui cherchent moins à m'arrêter qu'à se débarrasser à tout prix de moi, puis des gendarmes très sympas qui me récupèrent et me laissent exprimer mes idées délirantes à l'intérieur même de leurs locaux...

Je me souvenais de tout comme si j'avais été le spectateur de mon propre délire et comme par la suite j'ai été le spectateur de plus en plus attentif de tous mes autres délires.

Cet ouvrage comporte aussi une seconde partie : « Lorsque je ne prends pas pour Stendhal ». Cette partie, que je ne renie pas, m'a pourtant été extorquée par l'éditrice. C'est là où je montre le mieux le vide au sens dépressif du terme. Pour traiter de ce vide de type dépressif, mon souhait aurait été de parler de mes études de philosophie. J'étais plutôt un bon étudiant, mais incapable de me trouver un sujet de prédilection contrairement à deux amis qui se spécialisaient dans cette discipline mû par un intérêt pour Heidegger et le choix de professeurs qui les orientait en cette matière. Une telle orientation, je n'ai jamais pu la trouver. C'est ce dont je voulais parler, mais cela n'intéressait pas l'éditrice, qui désirait plus de concret. Je ne regrette rien, car de toute façon, je n'étais pas mûr pour le faire.

Reste donc des notes éparses sur un sentiment de vide dans ma vie quotidienne. Et une apparence de tristesse. Mais j'ai toujours trouvé un dérivatif dans la lecture et autres pratiques culturelles (sauf la musique), tout comme bien sûr dans la pratique du Taiji quan. Je ne me suis donc jamais ennuyé en toutes ces années d'un supposé marasme. Ce terme est aussi employé par la psychiatrie.

2) *L'Enfant de la (ou de sa) télé. Abécédaire d'une schizophrénie.*

Paru en 2015, chez Jacques Flament éditions, un petit éditeur.

J'ai tenté de montrer dans cet ouvrage la façon, dont un ami, schizophrène lui aussi, n'arrive pas à sortir de ce que nous appelons des signes. La télé lui parle, il en est persuadé, c'est-à-dire dans un langage codé ou allusif. Je connais très bien ce phénomène dans le délire.

Ex. Le marque page. Ce Moi infatué de lui-même se montre là dans toute sa splendeur.

*L'enfant de sa télé*, qui vit dans ces signes est amené à inventer toute une série de termes précis pour expliquer sa manière singulière d'exister dans un monde qu'il affirme enchanté. C'est ce dont je rends compte sous la forme d'un glossaire ou d'un vocabulaire : dérélition, hochets, postillonnages, toile, vociférations. J'ai un seul regret, avoir épousé un peu trop, même de manière implicite et sans reprendre leur vocabulaire, le discours des psychiatres qui ne voit dans ce phénomène qu'illusion. Or c'est bien le problème plus philosophique de l'identification, qui m'intéressait, et j'aurais pu le mettre mieux en valeur.

Cette identification, c'est ce que vous faites tous. Je parle des gens normaux, au moins chaque fois que vous pénétrez dans l'univers par exemple de Marvel et des super-héros. Seulement cela n'arrive pas à votre conscience de névrosés ordinaires (par opposition aux psychotiques), parce que vous ne délirez pas et ne portez pas ce Moi majeur dans la vie réelle. Peut-être un peu dans vos rêves ou vos songes, mais pas au-delà. Nerval écrivait que le délire est « l'épanchement du songe dans la vie réelle. » Je ne connais meilleure définition. J'y reviendrai.

3) *Pierre ou l'ambivalence. Une passion des contraires*. Unicité, 2020.

Couverture, autoportrait de Pierre. [Demander à Georges de le présenter]

Pierre était un ami, schizophrène tout comme moi, qui a longtemps arpenté ce quartier jusqu'à son suicide en 2017. Pierre était aussi un artiste plasticien doublé d'un poète. Sa particularité était de couper et ce de manière souvent ludique, par des jeux de mots, les choses en deux. Par exemple :

*La pie lule* [néologisme, je crois pour le chant de la pie]

De bonheur

La pilule

*De malheur* [le traitement psychiatrique]

D'où les mots du titre « ambivalence » et « contraires ». L'ambivalence est un symptôme souvent associé à la schizophrénie et qui consiste, pour le dire vite, à retarder indéfiniment son action par incapacité à pouvoir vraiment choisir ou tenir dans le temps sa résolution initiale. Cf. L'âne dit de Buridan, (un philosophe du moyen âge) qui meurt de faim et de soif, car placé à égale distance d'un saut d'eau et d'un picotin d'avoine.

Autrement dit, ce qui est désiré devient non désiré ou à tout le moins objet de doute. J'ai souffert de ce symptôme. Par exemple, comme je le disais, en ne pouvant comme mes amis opter pour une école philosophique : la phénoménologie heideggerienne. Ou le matérialisme dialectique pour Dominique et Christophe. [Viviana, *Lacan*, Pierre, *Spinoza*, Béatrice, la biologie] Me reconnaissant donc dans l'ambivalence de Pierre, je me suis intéressé à son œuvre, tout comme j'avais étudié la notion de « signe » chez l'enfant de sa télé.

Évidemment pour un éditeur, un essai novateur sur l'œuvre de Baudelaire serait beaucoup plus commercial. Mais pour cela il faut être universitaire et ce genre d'essais, que je suis loin de mépriser, se paie d'une hyperspécialisation peut-être un peu desséchante. Il faut avoir tout lu et de Baudelaire et de ses contemporains, comme tout ce qui s'est écrit sur Baudelaire.

Je reste à ce jour le seul spécialiste de l'œuvre de Pierre Assaël-Rius, le seul en tout cas à avoir eu l'idée d'écrire sur lui. Cela m'était facile, car je suis tout aussi inconnu qu'il ne l'était. L'idée principale de cet essai réside dans cette impossibilité à choisir entre deux contraires. Qui fait de Pierre, c'est toute son originalité, un fou littéraire : ce qu'il a cherché dans sa poésie. Quelqu'un qui voudrait éventuellement s'intéresser à la folie littéraire, pourra donc trouver un exemple de ce phénomène. C'est le côté le plus évident de cet ouvrage.

Mais j'ai fait pire encore pour des universitaires et des éditeurs. Car cet essai littéraire sur un poète qui n'a pas publié se double d'une partie philosophique où, continuant le dialogue que j'avais instauré avec Pierre, j'ai tenté de le réfuter sur sa manière d'aborder les contraires. C'est encore plus fou et invendable. Comment un service de presse pourrait-il communiquer là-dessus ? Seul un petit éditeur pouvait prendre le risque de le faire par un petit tirage.

Pour faire ma démonstration ou réfutation de Pierre, je me suis servi d'un petit livre de Kant *L'Essai pour introduire en philosophie le problème de grandeurs négative* ainsi que de son commentaire par Gérard Granel, grand professeur de philosophie et l'un des maîtres de ces amis philosophes dont je vous parlais, ceux qui ont su s'orienter dans leurs études.

Ce n'est pas le lieu ici de refaire ma démonstration. Mais pour la résumer, je présenterai rapidement et la pensée de Pierre sur les contraires et la mienne ou plutôt celle de Kant.

a) Pierre pensait les contraires dans une impossible contradiction de type ou bien ou bien souvent sur le mode d'un éternel combat du bien et du mal. Pour lui le moyen-âge et ses cathédrales représentait le camp du bien et de la lumière par opposition à notre modernité, qu'il détestait, et qui pour lui était le symbole du mal et de l'obscurité ou de l'obscurantisme. Et tout cela chez lui était amplifié dans une opposition logique indépassable. Il ne pouvait y avoir pour lui que le bien ou le mal, l'ombre ou la lumière. Tenter de penser les deux ensembles apparaît chez lui aussi contradictoire qu'un cercle carré, de la neige chaude, un poisson soluble.

b) Or Kant dans l'essai que je vous ai cité opposait, lui, à cette contradiction logique (ou bien ou bien mais pas les deux ensembles) une opposition réelle, à savoir un jeu de forces entre des réalités, qui peuvent équivaloir à un statu quo ou immobilité, comme par exemple le cas d'un bateau qui ferait du surplace, car maintenu par un courant et des vents contraires. Le jeu a beau l'air à somme nulle, le courant et le vent ne sont pas moins des forces réelles, qui s'opposent. Bref, l'opposition réelle et non plus logique ne relève pas du principe de contradiction comme de la neige chaude ou un poisson soluble.

Je m'arrête là, car je ne suis pas là pour parler de *Pierre ou l'ambivalence*. Mais j'ajouterais aujourd'hui cette remarque, toujours à la lumière de cet haïku de Soseki. Si Pierre avait posé la question ainsi, il aurait été bien près d'en arriver à ce monde immense c'est-à-dire jeu de forces dans la réalité. Mais pour revenir encore à cet haïku, il faut bien avouer, qu'en bon schizophrène, Pierre était affublé d'un Moi immense. En dehors de sa famille ou des stages de peinture qu'il pouvait animer, il se présentait en effet comme le nouveau roi de France. Je n'y peux rien, tel était Pierre, qui en imposait beaucoup à ses amis. Et faisait tout son charme.

## II. Présentation d'*Après le vide*

J'en arrive maintenant à *Après le vide. L'expérience d'un esprit réorienté par un corps soudain dansant*.

La couverture reproduit une peinture de Giovanni Giannini, qui vient tout juste de disparaître. Il était né en 1930. Son épouse pratique le Taiji dans notre association.

### 1) Une aventure intellectuelle

Comme beaucoup de personnes attirées par des disciplines orientales tels le yoga, ou le zen, j'ai commencé par pratiquer le Taiji quan dans l'espoir d'un mieux-être. Ces formes de méditations corporelles sont en effet censées avoir des effets positifs tant sur le corps que sur l'esprit. J'y cherchais surtout, en ce qui me concerne, une amélioration de ma santé mentale.

Le Taiji quan m'attirait aussi en ce que cette discipline est une ouverture vers l'Extrême-Orient en général et la pensée chinoise en particulier, complètement ignorée lors de mes études de philosophie et de littérature. Il y avait là de quoi satisfaire une curiosité intellectuelle qui ne m'a jamais quitté, même après que j'ai dû renoncer à travailler à cause de ma maladie. Au moins ai-je eu le temps de lire, ce dont j'ai su profiter.

J'ai même essayé d'apprendre le chinois, mais je n'ai pu aller au-delà de ses rudiments. Je me consolais par l'idée qu'apprendre les gestes du Taiji quan (et donc le yin et le yang ainsi que le vide médian) était une façon de comprendre les Chinois par leurs gestes. Il y a du vrai dans cette affirmation, mais elle ne tiendrait pas si je n'avais pu lire quelques traducteurs et commentateurs occidentaux de cette culture.

Je me suis référé, parmi quelques autres, dans *Après le vide* à deux sinologues de langue française, Catherine Despeux et Jean François Billeter. Je mentionne ici ces deux passeurs de la lointaine Chine, car ils me semblent présenter deux manières opposées et complémentaires de présenter la culture chinoise.

La première, Catherine Despeux, pratiquante elle-même de Taiji quan, nous mène au plus près des textes classiques chinois. Il s'agit en effet pour elle de nous mettre devant le texte original. Tout se passe en effet comme si elle voulait nous débarrasser de la barrière de la langue et de la distance temporelle, pour nous faire lire le texte traduit comme si nous étions un Chinois contemporain de tel auteur étudié. Ces ouvrages sont accompagnés du texte chinois, d'un grand nombre de sinogrammes et de nombreuses reproductions, voire d'un CD, présentant quelques cartes du corps avec ses points d'énergie et ses rapports analogique avec des montagnes et des animaux.

[Exemple du buffle.]

Le second, Jean François Billeter, qui a, lui, pratiqué un temps la calligraphie, adopte un point de vue inverse. Ses traductions de passages du *Zhuangzi*, par exemple, sont très belles. Mais son but est moins de nous faire pénétrer dans le mystère des anciens textes chinois, que de nous montrer que ceux-ci ne nous sont pas si étrangers que cela. Pour ce faire, il convoque des penseurs occidentaux tels Wittgenstein ou Merleau-Ponty. Il le fait à l'appui d'une thèse philosophique qu'il illustre par ses commentaires. Tout son propos est en effet de nous aider à décrire ce qui se passe dans notre corps, lorsque nous apprenons un geste ou au contraire l'accomplissons à merveille une fois que nous l'avons intégré. Son traité sur la calligraphie par exemple, trouvé chez un soldeur, m'a permis de découvrir la calligraphie chinoise mais aussi de renouveler mon regard sur les peintres occidentaux. Sa lecture faite, je ne suis plus entré dans les musées de la même manière.

Si Catherine Despeux me permet de mieux comprendre mes professeurs et amis chinois de Taiji quan, Jean François Billeter est l'un des philosophes qui a le plus contribué à me transformer intérieurement. En parallèles à ces deux auteurs, j'ai bien entendu continué de lire quantité d'autres ouvrages tant orientaux qu'occidentaux de tous genres littéraires.

En vérité, je suis un lecteur fou, et j'arrive au deuxième point de cette partie.

2) Je voudrais en effet maintenant expliquer le délire comme une façon de continuer de lire.

Étymologiquement le mot « délire » provient du latin *delirium*, qui veut dire sortir du sillon. Être délirant, c'est être hors de la réalité, comme si l'on était sorti des chemins de la normalité pour y retourner bientôt, ou pas. Il arrive en effet que le traitement ne fonctionne pas. Comme chez *L'enfant de sa télé*.

Mais en français, le jeu de mot est trop tentant entre délire et lire pour que je n'y succombe pas.

Car être dans le délire c'est se prendre pour un héros, un génie, un saint ou, dans *Après le vide*, un maître de Taiji quan souverainement maître de son corps. La génialité imaginaire constitue le fond de tous mes délires. Lacan disait que ne délire pas qui veut. J'ajouterais que l'on ne délire pas non plus comme on veut. Chaque délirant a son propre style. Pourtant si je succombe de nouveau au délire, je crois que je réussirai à me renouveler et connaîtrai le délire mystique. Une amie schizophrène, qui l'a vécu, m'en a longuement parlé. Or cet haïku zen, que je commente, tout comme ma découverte du sentiment de joie semblent y mener directement.

Les fictions populaires sont remplies de héros, de génies et de saints. Les délires aussi, parce qu'ils sont ces « épanchement du songe dans la vie réelle » (définition de Nerval). Ils sont donc bien une autre façon de porter dans cette réalité qu'est la vie consciente, ce qui fait la matière des romans et films à grand succès. Je lis et les regarde peu ces derniers, car j'y suis comme immunisé. Ces spectacles, je les ai pour ainsi dire vécus.

Le professeur de lettres que j'étais a eu ainsi la joie de voir comment je recyclais dans le délire, ce qui fait la matière du travail des écrivains. Les mythes les plus connus de l'humanité me parlent. Par exemple quelques épreuves d'Ulysse dans l'*Odyssée* sont aussi celles que j'ai à accomplir ou non dans mes délires : passage de Nausicaa à Pénélope sans le massacre des prétendants. Il y aurait aussi l'opposition du temps perdu et du temps retrouvé chez Proust. Ces grands textes je les relie et n'ai cessé de les fréquenter. J'ai aperçu aussi comment naissaient des jeux sur les lettres mêmes de mon nom, par les voyelles AOI ou les consonnes CDP (on étudie ce genre de phénomène en littérature, et non dans les manuels de psychiatrie).

Mais tout cela reste bien de l'ordre du délire et non de la poésie ou du travail artistique. Car le Moi subit une telle inflation qu'il est porté à se croire aussi grand que ces personnages dont chacun aime entendre raconter les exploits pour s'y identifier.

Il n'y aurait bien sûr pas de belles histoires, ni d'exploits à accomplir, si ce Moi ne rencontrait des opposants. Je parle d'une lutte du bien et du mal avec un complot dont le sujet délirant doit triompher. Dans mon dernier délire, j'ai pu aller jusqu'à halluciner un couteau planté sur le sol de la cuisine posé-là en manière d'avertissement par les méchants. C'était assez violent ! Mais je progresse. Jusque-là je n'avais vécu que de rares hallucinations visuelles assez peu significatives. Celle-ci m'a a posteriori surpris, lorsque je l'ai comprise et admise comme telle.

Et je progresse surtout en ce que toutes ces bouffées délirantes que j'ai connues, une bonne douzaine, je les ai peu à peu analysées comme on analyse une œuvre littéraire. Les psychiatres ne peuvent y voir que la manifestation toujours répétée d'un même trouble de l'humeur. Je n'ai, moi, beaucoup par l'écriture, et toute ma vie durant, cessé de me lire dans tous mes délires et pas seulement moi. Car dans chacun de mes délires, complètement désinhibé, j'étais aussi capable d'observations sur le désordre que j'opérais dans les lieux ou les institutions dans lesquelles j'étais amené à intervenir. Cf. *Le Jour où je me suis pris pour Stendhal* mais aussi *Après le vide*. Où reviennent les forces de l'ordre. En état de délire, j'ai aussi cette particularité de révéler les absurdités de certains comportements de ceux avec qui je suis en interaction.

On comprendra donc mon délire, cette série que constitue ma bonne douzaine de délires, comme la création progressive d'un état où pour parodier le rêve du papillon de Zhuangzi (est-ce Zhuangzi qui rêve qu'il est un papillon ou le papillon qui rêve qu'il est Zhuangzi). À la fin je ne savais pas si c'était moi qui délirait un monde ou le monde qui délirait tout comme moi.

On m'a reproché souvent de trop lire, d'être enfermé dans mes livres. Je réponds. Le délire, c'est retrouver la vie même contenue dans littérature non vue consciemment dans l'acte de lecture. On peut certes vivre autrement, et ce sera mon troisième point. Mais c'est là avancer dans ce texte que je suis en train d'écrire et sur cette expérience qui m'est arrivée tout récemment. Je n'en parlerai donc qu'à demi-mots.

[Intermède :

Avant d'entamer ce troisième point qui sera ma conclusion, j'en profite pour parler de la structure d'*Après le vide*. J'ai dit comment dans l'introduction et surtout la conclusion, j'alternais des passages délirants et plus dépressifs. Il en va un peu de même dans le corps du texte principal où alternent deux types d'écriture. Il y a d'une part des passages qui sont de l'ordre du témoignage. Je raconte, comme dans *Le Jour où je me suis pris pour Stendhal* des actions réalisées en état de délire. Il y a des délires anciens où j'ai pu me prendre pour un maître de Taiji quan. Mais je me concentre surtout sur un épisode délirant daté d'avril 2021, sans hospitalisation d'ailleurs. Le prenant pour thème, j'explique, comment j'ai pu, dans le délire, accomplir un saut qualitatif qui m'a permis de revisiter de fond en comble ma pratique du Taiji quan comme en accéléré. Il y a d'autres passages assez cocasses, typique de la psychose, comme ma façon d'écouter la radio persuadé que tout le monde parle de moi.

L'autre forme d'écriture, celle que j'ai adopté pour parler de ce que j'ai trouvé dans ce délire d'avril 2021 est une parodie d'une œuvre de Hegel, mais, il faut le reconnaître sans le côté comique de ce genre littéraire. Le texte parodié est celui de la *Phénoménologie de l'esprit*. Soit l'apparition progressive, moment par moment, de l'esprit dans le monde. Plus modestement, je tente une phénoménologie du corps, c'est-à-dire l'incorporation d'une technique du corps étrangère. J'y aboutis à la découverte enfin de la musique et de la danse, avec la découverte de l'énergie ou *qi* recherché au Taiji quan. Les autres moments principaux sont la méditation de pleine conscience, pour le mental, la poésie pour le souffle, et la peinture, pour l'image mentale. J'ai déjà dit quelques mots sur Billeter et la peinture. Lire le sommaire.

Certains préfèrent la partie témoignage où par définition, je parle de moi. D'autres préfèrent la partie essai et trouvent que j'aurais pu me passer de ce témoignage sur la folie. Mon texte principal reste donc un peu bancal comme l'introduction et la conclusion, mais les anecdotes relatées permettent à mon avis de respirer.

L'important reste ce qu'il m'a été donné de trouver en avril 2021. Ce dont je rends compte, est une sortie de ma conscience. Alors que je refermais tout en elle, sans rien exprimer, je trouve enfin, grâce à un saut qualitatif dans ma pratique du Taiji quan, le moyen de sortir de moi-même par la musique et la danse, disais-je.

Reste que d'octobre 2021 à février 2023, date de ma dernière hospitalisation, j'aurais alterné beaucoup de périodes délirantes ou dépressives sans hospitalisations, jusqu'à ce fameux couteau planté dans le sol. La raison est en grande partie due à la suppression progressive d'un des deux médicaments que je prenais, un régulateur de l'humeur. Cette suppression a pourtant été faite en accord avec mon psychiatre. J'ai tenu le coup et n'ai plus repris ce traitement.

Dans l'introduction, je cite ce propos d'un grand maître de Taiji quan, Yang Chengfu, *Qui peut unir l'extérieur avec l'intérieur peut aussi réaliser l'unité intégrale de son être.*

Je commente. D'octobre 2021 à février 2023, je me serais peut-être parfois un peu trop extériorisé ou sorti de moi-même. Il me fallait revenir à moi comme par un processus de ré-intériorisation. Il me fallait retrouver cette unité perdue dans toutes ces dualités. J'en arrive donc de nouveau après ce détour à ce troisième point ou conclusion sur une œuvre en cours.

3) En me décidant à pratiquer le Taiji quan, je cherchais une discipline corporelle qui puisse satisfaire une curiosité intellectuelle insatiable. Or je découvre à la fin, par la musique et à la danse, auxquelles m'aura conduit le Taiji quan (c'est tout le propos d'*Après le vide*), ce que j'oserais qualifier d'une dimension spirituelle. Cela n'est pas sans me surprendre, car je n'avais jamais cherché cette dimension comme telle me contentant en effet du corporel et de l'intellectuel.

Depuis quelques semaines en effet je suis entré dans un état de joie, qui semble ne plus devoir me quitter. Ou pour parler comme le philosophe et psychiatre Eugène Minkowski, spécialiste de la schizophrénie, j'ai trouvé un élan vital, que je n'avais jamais connu. Cet état, que je ne cherchais pas, et trouvais de façon fautive dans le délire, m'a donc été comme donné. Mais je m'étais souvent posé la question de savoir pourquoi, je n'arrivais pas à être dans la vie normale, comme dans le délire, c'est-à-dire capable de me montrer assez ouvert pour faire des tas de rencontres.

Plus concrètement, ce nouvel état se traduit aussi dans ma pratique du Taiji quan. J'ai remarqué que je travaillais de manière plus relâchée, car je suis intérieurement, dans ma tête, comme on dit, beaucoup plus détendu et dispos. Si j'avais travaillé comme cela toute ma vie, je suis certain que je serais très souple. Je progresserai peut-être en ce domaine, mais je sais que j'atteins la soixantaine, et en bon lecteur de Spinoza, je ne crois pas aux miracles.

Je ne me prends donc plus pour un maître. Le Taiji quan et la musique restent deux disciplines difficiles, que je ne pourrai jamais maîtriser. Et la seule voie, que je pourrais transmettre, la voie du délire en quelque sorte, n'est à recommander pour personne. Ceci dit ayant vu dans le délire les ridicules d'un Moi infatué de soi, j'étais prêt plus que d'autres à l'abandonner. C'est là peut-être la grande possibilité de la schizophrénie et de ses délires.

Je trouve la preuve de cette spiritualité nouvelle dans le tout nouveau regard que je porte sur certains textes. Pascal par exemple (avec ses trois ordres, celui des corps – (c'est-à-dire ce qui relève du domaine du pouvoir et de l'argent) ; celui de l'esprit (ce qui relève des choses intellectuelles ou culturelles en général) ; ou celui de la grâce (Je traduis : cette joie qui m'est donnée). Je pense aussi à Simone Weil (la philosophe, avec un W, en particulier dans son livre *La Pesanteur et la Grâce*). Je la relis. Pierre l'appréciait beaucoup. Tous ces auteurs parlant à partir d'une expérience qu'il faut bien qualifier de mystique, je ne les comprenais qu'intellectuellement (c'est-à-dire par l'esprit). Or je les comprends maintenant pour ainsi dire charnellement, amoureusement, autrement dit gracieusement. Tous ces mots se valent comme s'ils traduisaient chacun à leur façon ma nouvelle expérience. Je vais vite. Je n'ai pas encore eu le temps d'analyser tout cela, juste de le vivre. Billeter opposerait lui le régime de la Terre ou de l'humain à celui du Ciel. Avec des changements de régime, c'est-à-dire la possibilité de passer de l'un à l'autre. Pascal et Weil vont plus loin. Ils parlent toujours à partir de l'expérience de la grâce.

Je convoque Billeter, philosophe irréligieux, pour dire ici que je n'avance rien sur la question de Dieu, comme cette personne en plein délire mystique, que j'ai entendue samedi dernier dans le métro prêcher sa foi nouvelle. Ce qui m'intéresse par exemple dans Simone Weil, c'est la philosophe, ce qu'elle révèle du psychisme à travers son expérience d'une foi qu'elle ne cherchait d'ailleurs pas davantage que je ne cherchais le spirituel.

Écoutons-là par exemple, sur ce qu'elle nous dit du vide qu'il faut selon elle accepter, c'est presque du Tao :

« *La grâce comble, mais elle ne peut entrer que là où il y a un vide pour la recevoir, et c'est elle qui fait ce vide.* » p. 20

Pour tenter de rassurer encore sur ma santé mentale, je pourrais dire la même chose avec deux auteurs, peut-être moins imposants, que Pascal ou Weil, dont j'ai lu leur livre juste avant puis juste après cette récente expérience de février. Tous les deux étaient posés en évidence dans ma bibliothèque attendant depuis longtemps d'être lus. Le premier est *La Divinité* de Paul Diel, psychologue et mythologue selon qui le paradis n'est pas à chercher plus tard dans le ciel mais bien sur terre. Diel, comme Weil, peut d'ailleurs tout aussi bien s'inspirer des mythes grecs. Le second est ce grand succès de librairie qu'est *Le Pouvoir de l'instant présent* d'Ulrich Leonard Tolle assez gonflé pour signer du nom d'Eckhart Tolle, c'est-à-dire s'appropriant le nom de Maître Eckhart, théologien et philosophe allemand du Moyen-Âge. Ce que je ne fais pas.

Je conclus.

Trois morales à cette histoire :

En vérité psychiatres et psychologues seraient bien avisés de prendre plus au sérieux tous ces discours organisés autour d'une quête de la sagesse qui circulent dans les hôpitaux.

Quant à moi le bénéfice que je retire de ces aventures (en deux tomes donc), c'est qu'après m'être rendu compte que si certains de mes amours avaient été imaginaires (pas tous non plus, ceux des délires), il m'est apparu que tous les problèmes que l'on me supposait et que je me supposais (je parle des problèmes psys) étaient tout aussi imaginaires.

J'ai jeté cette petite chose

Que l'on appelle « Moi »

Et je suis devenu le monde immense

Et si je l'ai fait, ce n'est pas pour tenter de convaincre qui que ce soit de la réalité du contenu de mes délires (leur contenu reste délirant), mais bien de la pertinence d'une analyse de ceux-ci, qu'avec un peu de sublimité je pourrais dire, comme Granel, logique et existentielle, [et non logique et matérialiste] autrement dit philosophique. En m'aidant d'outils d'analyse que j'ai pu trouver dans la littérature universitaire de différentes disciplines (philosophie, littérature, psychologie, et sinologie, avec toutes les rencontres humaines qui vont avec), j'ai pu procéder grâce à l'écriture des textes que je vous ai présentés, ainsi que beaucoup d'autres non publiés, à une sorte d'auto-analyse. Cela vaut bien une psychanalyse déconseillée de toute façon au schizophrène que je ne me sens maintenant plus être. Guéri donc, et non plus seulement rétabli, comme il est coutume de le dire dans le milieu des usagers de la psychiatrie, qui m'a aussi beaucoup aidé.

C'est comme ça !

Rencontre-dédicaces de mon livre, le jeudi 28 mars 2024 à la librairie Tropiques.